Acta fabula
Revue des parutions
vol. 11, n° 7, Juillet 2010
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.5812

Les écrivains suisses et *La NRf*. Une relation critique

Élisabeth Souny

Les Écrivains suisses et La Nouvelle Revue française, études réunies et présentées par Daniel Maggetti, Paris : Éditions Classiques Garnier, coll. » Études de littérature des XX^e^ et XXI^e^ siècles », 2009, 250 p., EAN 9782821401053.

Pour citer cet article

Élisabeth Souny, « Les écrivains suisses et *La NRf*. Une relation critique », Acta fabula, vol. 11, n° 7, Notes de lecture, Juillet 2010, URL : https://www.fabula.org/revue/document5812.php, article mis en ligne le 22 Juin 2010, consulté le 06 Octobre 2026, DOI : 10.58282/acta.5812

Ce document a été généré automatiquement le 06 Octobre 2026

Les écrivains suisses et *La NRf*. Une relation critique

Élisabeth Souny

La sympathie de Jean Paulhan pour la Suisse, sa « filière suisse[1] » comme dit Alban Cerisier dans un autre ouvrage, est connue. Des voyages l'ont mené en terre helvétique jusqu'à l'écriture pleine d'humour du *Guide d'un petit voyage en Suisse*. Jacques Rivière fut également interné en Suisse au lendemain de la guerre. Albert Thibaudet exerça à l'université de Genève. On pourrait ainsi multiplier les exemples de rencontres et correspondances, qui rendaient nécessaire le bel ouvrage *Les Écrivains suisses et* La Nouvelle Revue française.

Le choix de monographies successives aurait pu faire basculer l'ouvrage vers le catalogue historiciste de cas singuliers. Il n'en est rien, et l'objectif annoncé par Daniel Maggetti, au seuil du recueil, d'illustrer « différentes facettes des relations que *La NRf* a entretenues avec le monde littéraire suisse[2] » est pleinement atteint. L'ensemble pose exemplairement la question des rapports entre centre et périphérie, et met au jour les temps forts de cette relation critique au long cours.

Les écrivains suisses et *La NRf* : situation, séduction, tension

L'ouvrage restitue avec justesse l'aura initiale de la prestigieuse revue auprès du lectorat suisse. La parution de *La NRf* est vécue, selon les mots de Marcel Raymond, comme l'« événement du mois[3] ». Elle revêt un aspect « légendaire » pour le Belge de naissance Georges Poulet. Sa présence mensuelle joue un rôle déterminant dans la vocation de bien des écrivains et des critiques, notamment Jean Starobinski comme le montre l'article de Michaël Comte[4]. La séduction est réciproque puisque la Suisse apparaît dès les années 1920 comme un vivier d'auteurs et de critiques talentueux repérés au moyen des périodiques littéraires romands.

Les écrivains suisses jouent très rapidement le rôle de passeurs de culture au sein de la revue française. Ils permettent d'acclimater la revue en Suisse, et de diffuser la littérature romande en France. Ainsi de Philippe Jaccottet qui a, par exemple, attiré l'attention sur les premiers livres de Jacques Chessex[5]. Surtout, ces auteurs ont souvent une bonne connaissance de la littérature et de la pensée allemandes. Ce

1 Alban Cerisier, *Une histoire de* La NRF, Paris, Gallimard, 2009, p.471.

2 Daniel Maggetti, « Des voisins peu causants : les écrivains suisses dans *La NRF* », p.11.

3 Michaël Comte, « Jean Starobinski et la critique de Genève », p.133.

4 Michaël Comte, art.cité, p.133-167.

5 José-Flore Tappy, « De la note de lecture à une poétique : Philippe Jaccottet », p.187.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

point est crucial dans la période d'entre-deux-guerres, et au-delà. Beaucoup, tel Marcel Raymond[6] nourri de phénoménologie husserlienne, ont effectué quelques années de lectorat en Allemagne. On citera également J. Starobinski qui participe à l'introduction d'approches critiques développées à l'horizon de la romanistique allemande[7]. Ils manifestent, pour certains, une culture européenne tournée aussi bien vers l'Allemagne que l'Italie, et cristallisent donc divers horizons épistémologiques et culturels. À cela s'ajoute, comme l'analyse Alain Corbellari, une imprégnation protestante[8] qui innerve bon nombre de compte rendus critiques, attachés à l'articulation entre éthique et littérature. Les écrivains suisses assurent donc en partie un rôle de découverte que ne joue que timidement *La NRf,* instance de consécration et non d'exploration.

L'ensemble des monographies s'accorde en outre sur la fécondité de la distance géographique. Elle assure non seulement un renouvellement rédactionnel, mais permet aussi de « donner du jeu ». Deux exemples sont convoqués : celui de Charles-Albert Cingria, analysé par Céline Cerny et Jérome Meizoz[9], et celui de la critique de Genève[10]. Le chroniqueur « bouffon » selon Gide forge un ton singulier, typiquement « romand », qui emprunterait son fonds à l'ironie spirituelle allemande selon Cingria lui-même, tandis que la critique de Genève mène, dans les années d'après-guerre, son travail en toute liberté face aux théories alors à la mode des « nouvelles critiques ».

Cette liberté ne va pas sans une certaine tension inhérente à l'investissement concomitant de deux espaces géographiques hétérogènes. Sensation du *dépaysement* et ré-enracinement conjoint caractérisent des œuvres en position de passage. Tandis que Stéphane Pétermann choisit en guise de titre le propos de Jacques Chessex « J'ai besoin de Paris comme j'ai besoin du Pays de Vaud[11] », Dominique Kunz Westerhoff note, à propos de la poétesse suisse Édith Boissonnas[12], la constance d'une quête identitaire. L'existence de l'écrivain suisse serait « fondamentalement frontalière[13] » et offrirait l'intérêt d'un regard dépaysé. Le corollaire de cette situation est la question de la portée possible de cette littérature, qui revendique son appartenance helvétique, au sein d'une instance de consécration qui, elle, met l'accent sur l'universalité de la littérature qu'elle diffuse.

Un lent parcours initiatique

6 Lectorat à l'Université de Leipzig (1926-1929). Jean Rousset fut, quant à lui, lecteur à Halle, à Munich, puis en Italie.

7 Notamment les travaux de Hans Robert Jauss sur la notion d'*horizon d'attente*.

8 Alain Corbellari, « Denis de Rougemont : un comploteur protestant à *La NRF* », p.77-94.

9 Céline Cerny et Jérôme Meizoz, « Détours et fantaisies : Charles-Albert Cingria », p.59-75.

10 Michaël Comte, art.cité, p.133-167.

11 Stéphane Péterman, « J'ai besoin de Paris comme j'ai besoin du Pays de Vaud » : Jacques Chessex et *La NRF* », p.199-211.

12 Dominique Kunz Westerhoff, « Édith Boissonas, ou la splendeur souterraine dans *La NRF* », p.109-131.

13 *Ibid.*

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

L'accès à la revue est souvent progressif et l'ouvrage permet, à l'aide d'exemples divers, de restituer les grandes étapes du cheminement ainsi que la pratique générique associée à chacune d'elles. L'article de Céline Cerny et Jérôme Meizoz rappelle ainsi l'historique d'une collaboration progressive pour démontrer son exemplarité : le parcours de Cingria est emblématique du lent cheminement du débutant, qu'il soit suisse ou français. On note l'importance des rencontres et des parrainages. Céline Cerny et Jérôme Meizoz en profitent pour relever, avec beaucoup de perspicacité, les types de textes propres au dispositif de toute revue littéraire auxquels accède progressivement le chroniqueur doué. Ils évoquent le « cahier des charges[14] » propre à chacun et montre, en particulier, combien l'exercice, en apparence anodin, du compte rendu fait office d'« épreuve initiatique[15] ». C'est à l'aspirant critique que de faire de ce lieu, « en apparence ingrat », un genre d'expression personnelle, lieu de « fantaisie et de polémique[16] » dans le cas du capricant Cingria. Le compte rendu devient un art à part entière, avec son ton, son style et son volume propre, ce que Daniel Maggetti appelle avec beaucoup de justesse sa « respiration critique[17] ».

Cependant, l'ouvrage ne cède pas à une taxinomie systématique. L'étude monographique permet de tenir compte des parcours singuliers, des cas particuliers aux intégrations particulièrement réussies. Ainsi se module l'intensité de la relation critique selon les personnalités. Deux exemples de consécrations réussies, celles de Léon Bopp et Jacques Chessex, sont ainsi mentionnés. L'étude envisage le cas contraire de Georges Anex qui ne fut « ni parrainé, ni introduit[18] » et refusa précisément de jouer le rôle de passeur des lettres suisses. On garde en mémoire cette réponse du Vaudois à Marcel Arland :

> […] je ne trouve pas très intéressant qu'un Vaudois parle d'un autre Vaudois dans une revue française ![19].

Ainsi sont mises en évidence certaines limites de la revue. Comme le montre très clairement Carine Corajoud à l'aide de quelques exemples, la France « importe de l'étranger les auteurs déjà confirmés dans leur propre pays [20]». Par conséquent, il faut être déjà connu pour accéder à *La NRf*. Les écrivains suisses de *La NRf* ont un point commun essentiel : ils sont déjà très actifs dans le milieu culturel romand au

14 Céline Cerny et Jérôme Meizoz, « Détours et fantaisies : Charles-Albert Cingria », p.63.

15 Céline Cerny et Jérôme Meizoz, art.cité, p.64.

16 Céline Cerny et Jérôme Meizoz, art.cité, p.63.

17 Daniel Maggetti, « Un si discret collaborateur : Georges Anex », p.177.

18 Daniel Maggetti, art.cité, p.169.

19 Daniel Maggetti, art.cité, p.173. Lettre à Marcel Arland du 22 juillet 1957.

20 Carine Corajoud, « Un modèle convoité : Edmond Gilliard, son réseau et *La NRF* », p.96.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

moment de leur entrée dans la prestigieuse revue. L'ouvrage fait ainsi ressortir un pouvoir de légitimation inégal des deux champs, suisse et français. Il fait, en outre, entendre la voix des absentes de la revue dans un article de Valérie Cossy qui souligne l'absence de toute collaboration féminine longue avec *La NRf*[21]. Femmes et suisses, ces auteurs « cumulent les facteurs d'exclusion[22] ». Enfin se posent régulièrement des problèmes de décalage temporel, liés à la distance géographique. L'article de Reynald Freudiger offre ainsi une bonne synthèse des relations décalées dans le temps de Ramuz et *La NRf*. Lorsque cette dernière a voulu s'attacher durablement sa signature, Ramuz était devenu un auteur renommé « cultivant une posture d'écrivain solitaire à l'écart des groupes constitués[23] ».

La revue comme atelier de travail

Malgré ces heurts et tensions, l'ensemble des articles met en évidence la fécondité de la participation périodique. Elle permet d'abord à l'écrivain suisse de se situer dans un champ littéraire contemporain beaucoup plus étendu que le champ littéraire romand. Ces écrivains manifestent, de fait, une inlassable curiosité pour leurs contemporains. On retiendra l'exemple de Jacques Chessex qui met en avant, dans ses recensions, des « liens de filiation ou de compagnonnage[24] ». Leur pensée « s'élabore dans la durée et au contact des textes[25] ». Ainsi se définit *La NRF* comme un fleuve au long cours qui permet à l'écrivain de se situer dans la longue durée et de garder, dans la relation à l'autre, « un léger vacillement au cœur des certitudes[26] ». La périodicité de la revue « relance [aussi] la pensée, par un rythme stimulant » comme le fait remarquer José-Flore Tappy[27].

Aussi l'ouvrage montre-t-il la complémentarité de l'étude des revues et œuvres complètes : les publications périodiques accompagnent le développement de l'œuvre monographique. Des articles pour *La NRF* se révèlent être des prépublications. *La NRf* peut apparaître comme « un avant-poste éditorial[28] ». Georges Poulet et Jean Starobinski y posèrent, par exemple, les jalons de leur réflexion critique. En outre, la richesse générique de la revue permet à des écrivains, comme Philippe Jaccottet, de « tisser des liens entre le genres » qu'ils pratiquent. Le poète élabore alors sa voix « au carrefour de la lecture et de la réflexion, de la création et de la traduction[29] ». L'article de José-Flore Tappy montre

21 *Valérie Cossy, « Femmes écrivains : la cohorte des absentes », p.216.*

22 Valérie Cossy, art.cité, p.239.

23 Reynald Freudiger, « Ramuz, *La* NRF et l'art de la tergiversation », p.43.

24 Stéphane Pétermann, « J'ai besoin de Paris comme j'ai besoin du pays de Vaud : Jacques Chessex et *La Nrf* », p.202.

25 José-Flore Tappy, « De la note de lecture à une poétique : Philippe Jaccottet », p.198.

26 *Ibid.*

27 José-Flore Tappy, art.cité, p.190.

28 Michaël Comte, art.cité, p.144.

29 José-Flore Tappy, art.cité, p.186.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

très bien comment Philippe Jaccottet est passé sans cesse « de la note de lecture à une poétique » personnelle.

À la recherche de la *bonne distance*

L'attention portée par tous ces contributeurs suisses à la langue et la mise en forme permet de dire qu'ils ont eu pleinement « l'esprit NRf ». À cet égard, on peut mentionner l'article de Michaël Comte qui s'interroge sur les filiations éventuelles entre la critique de *La NRf* et les approches spécifiques de la critique de Genève[30]. Cet article retient l'attention, car il traite non seulement des rapports de Jean Starobinski avec *La NRf*, mais aussi de nombreuses grandes figures de la critique de Genève, tels Georges Poulet, Jean Rousset, Marcel Raymond. Il établit des parentés possibles entre la critique de Marcel Raymond et la critique extra-universitaire inspirée en partie par Bergson, notamment la « critique créatrice » d'Albert Thibaudet.

Ces compagnonnages et fructueuses collaborations restent cependant toujours marqués par l'exigence de liberté. Aussi tous les articles sont-ils sensibles au permanent travail d'ajustement de la relation, avec des interruptions ou des collaborations extérieures. Il s'agit bien d'une relation critique qui se fonde sur la recherche de la *bonne distance*[31]. En d'autres termes, l'écrivain suisse tend à transformer son handicap en avantage, non sans développer un génie critique particulier qui souhaiterait, selon une belle formule de Cingria, « inoculer la compréhension et la vision par vibration[32] ».

On retiendra l'aération que permet l'ouverture à la Suisse d'un domaine culturel « parfois limité par [...] les tendances francocentristes[33] ». Michaël Comte note que cette position en retrait, « certes périphérique quant à la géographie, [...] ouvre une perspective panoramique sur les cultures alentour, favorisant les médiations vers [l]e centre [34]». Le « groupe suisse » fonctionne bien alors, grâce à cet ouvrage, comme un exemple à méditer, comme « une sorte de laboratoire où s'éclaire [...] le fonctionnement des relais et des institutions du champ littéraire[35] ».

30 Michaël Comte, art.cité, p.137.

31 Principe cher à Jean Starobinski.

32 Charles-Albert Cingria, *Correspondance générale,* tome IV, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1967-1971, p.64.

33 Michaël Comte, art.cité, p.166.

34 Michaël Comte, art.cité, p.167.

35 Daniel Maggetti, « Des voisins peu causants : les écrivains suisses dans *La NRF* », p.17.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

AUTEUR

Élisabeth Souny
Voir ses autres contributions

Courriel : elisasouny@hotmail.fr

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.